

Dieu ne frappe pas avec un bâton

Sophie Jabès

Dieu n'existe pas, Dieu n'existe pas." Un petit garçon courait sur la plage en jetant des cailloux dans l'eau. "Dieu n'existe pas". Sa grand-mère le prit par la main, et d'un air grave lui dit : "Prends garde mon ange, Dieu ne frappe pas avec un bâton."

Sarah avait six filles, Tristana, Léa, Juliette, Josette, Judith et Destinée.

Tristana était l'aînée. Sa mère n'avait pas su l'allaiter. Elle en avait gardé une voracité très forte pour les choses, une sorte de revanche à prendre sur l'humanité. Elle partait le matin les cheveux au vent, le plus souvent à cheval, parfois courant dans la clairière, toujours avec le besoin de sentir la caresse du vent sur ses cuisses et la force de la bise sur ses joues pour affronter le monde en général et les hommes en particulier. Tristana aimait les bêtes. Elle élevait des oies et des hamsters dans une maison de poupées qu'elle avait gardée depuis sa petite enfance. Tristana avait quatorze ans. C'était déjà une grande femme, ronde, des cuisses de genardine, une mâchoire carrée. Sous l'œil gougenard de sa mère et le sourcil indifférent de son père, elle dirigeait la maison. Elle élevait à peine la voix et tout lui obéissait. Elle frémait ses lèvres qu'elle avait fort charnues, et le moindre moucheron se mettait à trembler. Tristana faisait les comptes, commandait les vivres pour remplir le garde-manger, donnait les ordres à l'intendant et au palefrenier. Quand elle partait le matin à cheval battre la campagne, elle en revenait violacée et emple de l'odeur des prés. Il suffisait de la regarder pour comprendre que nul n'avait le droit de la tromper.

Léa était arrivée en deuxième. Deux kilos à la naissance. Un petit être chétif et frêle. Un machin blanchâtre qui aurait pu tenir dans une boîte à chaussures. Léa avait été envoyée en nourrice. On ne supportait pas la vue de cet enfant faible et sans ressource. Son père lui donnait des chocolats en cachette. Sa mère la grondait.

Quelle idée d'être aussi maigre ! Léa passait toutes ses journées seule à lire ou à chanter. A treize ans, elle connaissait Tolstoï, Dostoïevski, Zola, Singer, Giono et beaucoup d'autres. Elle lisait très vite. Son père lui répétait souvent : "Tu lis trop ma fille, cela te portera tort. Mange plutôt." Il lui glissait des truffes à la menthe dans sa blouse à carreaux noir et blanc.

Léa détestait Tristana : elle en avait peur. Quand Tristana lui ordonnait d'aller se laver ou de participer à la tenue des cahiers de la ferme, elle pestait en silence et quand sa sœur avait le dos tourné, elle crachait par terre en la maudissant.

Juliette, elle, avait été un bébé sans histoire. Elle n'avait fait souffrir personne et personne ne la faisait souffrir.

Elle riait tout le temps. De tout. De rien. Sans savoir, sans comprendre. La vie glissait sur Juliette qui était lisse comme un joli bout d'allumette. On ne voyait pas Juliette. On n'entendait plus son rire. "C'est la musique de la maison", disait son père. Quelques fois la mère lâchait un "ça m'agace", mais pas souvent.

Juliette était cristalline. Transparente. Son teint même était diaphane. Son rire avait quelque chose d'étrange. Si dans cette famille de six enfants, on y avait pris garde, si on avait écouté, on aurait sûrement entendu la faille, la brisure, le côté cassant. Mais dans cette famille, personne n'écoutait. On avançait dans la vie, les yeux mi-clos, dans un fluide que certains auraient pu prétendre artistique mais qui maintenait chaque membre dans un état de soumission totale. Juliette avait en réalité un petit côté hystérique que nul ne remarquait.

Josette était très belle. Elle avait à peine huit ans et déjà se dessinait une femme. Teint de lait, yeux de brasse, cheveux cendrés. Josette était belle mais bête. Elle buvait l'eau des toilettes, elle faisait pipi dans le chapeau de son père, ne savait pas que deux et deux pouvaient éventuellement faire quatre, mangeait les fourmis et les scarabées qu'elle ramassait dans le jardin. Sa mère Sarah se tirait les cheveux. Elle lui prédisait un avenir plein de sorcières et de fées qui viendraient l'emmener pour lui faire expier sa bêtise. Son père essayait en vain de lui faire réciter les *Fables de la Fontaine* pour lui donner des rudiments de culture. Josette mélangeait le renard, le loup, l'agneau, la tortue, la cigogne et le lièvre et passait des heures à regarder le pré, attendant que la tortue arrive enfin ou à guetter sur le cèdre qu'un corbeau lâche un fromage.

leur mère avait mal à la tête, et à Tristana de ne pas trop se mettre en colère si le palefrenier avait oublié de seller son cheval. Judith était parfaite. Tout le monde la détestait.

Destinée était la plus petite. C'était la favorite. A sa naissance, la famille avait reçu un héritage, un grand domaine en Algérie. Elle avait apporté l'argent et le bonheur. Tout lui était permis. Elle mordait les cuisses de Tristana, sa mère la protégeait. Elle tirait les cheveux de Juliette, Juliette riait. Elle volait les chocolats de Léa, son père haussait les épaules. Elle sautait sur le lit de Josette, on grondait Josette. Elle se moquait de Judith, lui cachait ses lunettes, la pinçait au poignet et s'enfuyait en riant. Sa mère la regardait d'un air tendre et soupirait : "ma pauvre enfant".

Tristana se maria très jeune. Le fils de la ferme d'à côté comprit quelle épouse remarquable elle était. Elle quitta la maison avec un empressé qui étonna tout le monde. Puisqu'elle savait diriger, autant que sa propre famille puisse en profiter.

Grâce aux chocolats de son père, Léa réussit à grandir et devint une poétesse célèbre. Un éditeur qui aimait la fragilité de son être consacra sa vie à la protéger.

Juliette épousa un gros joufflu qui lui donna cinq garçons. Elle riait toujours de les voir si beaux, si forts et si intelligents. Son rire avait perdu son côté métallique ; son mari avait su la voir et l'aimer.

Josette gagna plusieurs concours de beauté, n'arriva jamais à dépasser la Stasième, finit par ouvrir un salon de coiffure pour hommes où elle rencontra un grand frisé qui craqua pour ses joues et ses lèvres dorées.

Judith réussit des études brillantes. Elle partit aux Etats-Unis, obtint une chaire de philosophie à Berkeley, fut reconnue dans le monde entier pour sa lecture moderne et intelligente de Leibniz et de Kant. Elle s'amouracha d'un prix Nobel de physique qui lui expliqua la mécanique quantique et qui lui fit, entre trois équations, deux filles et trois garçons qu'elle sut chérir tendrement.

Quant à Destinée, après avoir mordu les cuisses de Tattiana, volé les chocolats de Léa, tiré les cheveux de Juliette, poursuivi Josette et s'être moquée de Judith, elle se retrouva seule.

Elle entra son père, dans sa mère avec laquelle elle avait vécu toute sa vie. Sans argent, sans avenir, sans souvenance, elle erre encore dans les rues d'Alger en haillons, et mendie des fèves aux passants en hurlant.

L'enfant regarda son aïeule et répondit en riant :

"C'est une histoire de filles qui avait vécu toute sa vie. Il partit insouciant sur la plage et jeta dans la mer les plus belles de ses pierres. ■

Nouvelle proposée par Michael Sebbar : michaelsebbar@yahoo.fr

Sophie Jabès est une écrivaine et productrice française, née à Milan.



Judith était certainement la plus éveillée. A cinq ans, elle savait lire, écrire, jouer de la harpe, du piano, compter les étoiles dans le ciel, composer des sonnets et préparer des soufflés à la crème. Judith était la fille rêvée. Elle était sage. Elle comprenait tout. Elle ne faisait jamais de bêtises. Elle ne criait pas. Elle ne se mettait jamais en colère. Elle ne pleurait jamais. Elle ne hurlait jamais de joie. Elle mangeait toujours tout ce qu'il y avait dans son assiette. Elle regardait les gens en face et leur faisait la révérence. Elle aidait Tristana et sa mère à faire la vaisselle, elle grattait les cheveux de son père pour le détendre, elle aidait ses sœurs à finir leurs devoirs, elle expliquait à Juliette qu'il ne fallait pas rire quand